

Jusque-là rien que de très naturel. Mais ce qui changea quelque peu l'habitude de ce genre de spectacle, c'est la façon dont fut accueillie l'image de Dowet. Une cinquantaine de personnes saluèrent par des hurrahs frénétiques l'apparition.

Il y a quelques mois, une semblable manifestation aurait soulevé de violentes colères et des représailles auraient suivi. Pas une protestation ne s'éleva.

Ce sont les signes précurseurs de la fin du jingoïsme !

Un journal allemand remarque très justement qu'il est inconvenable qu'on n'ait pas songé à conserver les merveilles artistiques que renferme la Chine, ni envoyer là-bas des savants pour déchiffrer les vieilles inscriptions et rapporter en Europe des documents précieux pour l'archéologie.

Lorsque Napoléon II entreprit sa première expédition au pays des Pharaons, il emmena 48 membres de l'Ecole polytechnique chargés d'étudier l'histoire de l'ancienne Egypte et ses monuments.

Les membres de cette expédition étaient des célébrités bien connues.

La Chine est un des pays les plus intéressants, à toutes sortes de point de vue, et un de ceux qu'on connaît le moins. Sa civilisation est encore plus vieille que celle de l'Egypte.

Mais, dit notre confrère d'Outre-Rhin, l'Allemagne n'a envoyé personne en Chine. Ni les empereurs, ni les académies des sciences, n'ont songé au devoir d'envoyer avec le général Waldersee, un corps d'archéologues, de géographes et d'historiens ; le "Welt marschal" n'a amené que son fameux cuisinier qui touche un traitement royal, et sa maison incombustible.

L'expédition d'Egypte a enrichi la science, l'expédition de Chine a changé en cendres et en poussière des contrées entières.

Et les nations européennes ne rapporteront du Célèste Empire aucune gloire.

Un jeune homme, employé de commerce, âgé de 23 ans et Français, ayant eu l'idée assez sage mais bien ordinaire de se marier, s'est avisé pour réaliser son dessein de la combinaison la plus invraisemblable.

Voici la note qu'il vient de communiquer au Times—pourquoi au Times ?

"J'ai résolu de me marier, écrit notre employé de commerce, et voici la proposition que je viens vous faire. Je me mettrai en loterie. Le numéro gagnant, c'est-à-dire la demoiselle ou la dame possédant ce numéro, je m'engage à l'épouser, en lui apportant comme dot le produit de la loterie. Si donc vous acceptez ma proposition, vous voudrez bien faire une réclamation en ce sens. Alors vous prendrez l'affaire en mains et j'offre à votre estimable journal la somme de 50,000 fr. à titre de dérangements, si, bien entendu, cela réussit. Les billets de loterie seront créés au nombre de vingt-cinq mille : prix, une livre sterling. La loterie tirée, si le sujet ne me convenait pas, je me réserve le droit de refuser le sujet, tout en le désintéressant de la somme de quarante mille francs. Toute personne prenant des billets s'assujettit à cette condition. Si mon offre est acceptée, répondez-moi de suite, et faites les premières démarches. Le délai de temps donné est fixé à un mois et demi, c'est-à-dire jusqu'à la fin juin. Si vous prenez l'affaire en mains, je vous ferai parvenir ultérieurement, avec ma photographie, les papiers que vous désirerez avoir et tous légalisés. Jusque-là, je me permets de garder l'incognito."

On dit très souvent : le mariage est une affaire de hasard, c'est sans doute ce qui aura suggéré au jeune employé l'idée de mettre sa main et son cœur en loterie !

REGARDONS AU-DESSOUS DE NOUS

Si vous vouliez m'en croire, nous diviserions la vie humaine en deux époques : l'une pendant laquelle on doit regarder au-dessus, et l'autre pendant laquelle on doit regarder au-dessous de soi.

Lorsqu'un voyageur entreprend une longue traversée, il tient ses regards attachés sur le rivage qu'il vient de quitter, aussi longtemps qu'il peut en distinguer les contours à l'horizon ; puis, lorsque l'éloignement a effacé les dernières brumes qui lui rappellent un souvenir chéri, il tourne ses yeux en avant et appelle la nouvelle plage vers laquelle la main de Dieu le conduit.

Mais la vie n'est pas un voyage comme les autres voyages : on part de l'inconnu, comme quelqu'un qui s'éloignerait pendant son sommeil. L'œil est fixé en avant pour relever les points de repaire et découvrir le but désiré. Ce n'est qu'après avoir atteint la terre ferme qu'il convient de jeter un regard en arrière, pour mesurer le chemin parcouru et jouir doublement du repos en songeant aux dangers auxquels sont exposés ceux qui nous suivent.

C'est de cette manière que je voudrais envisager la vie. Pendant toute la première période qui comprend l'enfance et la jeunesse, nos yeux doivent être fixés en haut, vers ceux qui nous précèdent ; leurs exemples sont comme des phares qui nous signalent la route qu'il nous faut suivre, les écueils que nous devons éviter. Là où d'autres sont arrivés sans encombre, pourquoi n'arriverions-nous pas, sous la main de Dieu ? Là où d'autres sont allés s'échouer, pourquoi ne passerions-nous pas sains et saufs en profitant de leur triste expérience ?

Dans la route, les ennuis, les déceptions, les découragements surgissent chaque jour ; la volonté, inquiète, s'arrête et chancelle, les forces épuisées menacent de nous trahir. En avant ! en avant toujours ! Et, le regard fixé sur ceux qui s'éloignent, nous nous relevons et nous nous remettons en marche. Nous ne mesurons point les pas et les détours, puisque chaque effort nous rapproche du but où d'autres ont déjà pris pied et nous appellent en nous tendant la main. La route est difficile, et, à travers ses passes dangereuses, les obstacles surgissent et se multiplient ; mais le phare luit devant nous et éclaire la voie. Nous subissons les chocs et les déchirures, l'ouragan ou le calme plat. N'importe, nous allons toujours le cœur ferme et le regard haut. Enfin, la rive s'approche, nous la touchons et nous oublions les dangers passés pour nous livrer tout entiers aux jouissances du repos, après les obstacles vaincus, après la bataille gagnée.

Mais ce repos ne doit pas, ne peut pas être de longue durée ; la vie est une suite de combats ; l'un est à peine terminé qu'il faut se préparer pour le suivant.

C'est alors qu'il convient de porter ses regards en arrière, au-dessous de soi, pour s'encourager par la comparaison.

Combien de personnes se plaignent et pleurent, qui seraient consolées et prendraient leur mal en patience si elles voulaient, un instant, considérer les douleurs qui gémissent autour d'elles ! Comment pourriez-vous trouver que votre pain n'est pas assez blanc, si vous saviez que votre voisin ne fait qu'un repas par jour avec les quelques restes que vos domestiques refusent de toucher ? Que deviendraient vos murmures sur les fatigues de la vie, en présence de cette jeune fille qui, après le rude labeur de l'atelier, passe les nuits au chevet de sa mère malade ? Quand la chaleur vous accable, tranquille que vous êtes dans votre maison, avez-vous jamais pensé à ce que doit endurer le pauvre ouvrier qui travaille toute la journée dans le champ ou sur la route, dévoré par un soleil ardent ? Et l'hiver, avez-vous jamais songé à ceux qui manquent de bois dans leurs maisons mal closes ; aux enfants à peine vêtus qui vont, par le froid et la neige, demander le pain de leurs parents alités par la misère ? Comment, alors, avez-vous pu vous plaindre de la rigueur du temps ?

Suivez, sur la rue, ce vieillard pâle et décharné ;

ses membres que la vigueur d'un sang jeune ne réchauffe plus, grelottent et frissonnent sous le sarreau de toile qui les couvre sans les vêtir. Il va de porte en porte, glissant ses mains nues sur le cuivre ou le fer des sonnettes. Il attend, en dehors, des minutes qui doivent lui paraître bien longues, quelquefois pour recevoir une aumône insignifiante, le plus souvent pour essuyer un refus blessant. Il y a un an à peine, il n'était pas riche, mais il vivait dans l'aisance ; un jour, un de ses amis, dans un moment de gêne, est venu s'adresser à lui ; il a mis son nom au dos d'un papier grand comme la main ; le lendemain, l'ami déclarait banqueroute et l'endosseur était ruiné. A son âge, on n'a plus le temps de recommencer ; c'est pourquoi vous le voyez, aujourd'hui, abaissant sa fierté, mendier de porte en porte, pendant que l'ami passe la rude saison dans un climat plus doux. Pauvre vieillard ! la misère l'a bien changé ; il serait mort s'il n'était le seul soutien d'un enfant que son fils lui a confié en partant pour un monde meilleur. C'est là ce qui lui donne le courage de supporter le froid et, ce qui est encore plus difficile à endurer, l'humiliation des refus. Si vous avez vu cela—et vous pouvez le voir tous les jours—vous regarderez ensuite de bien haut et d'un œil bien indifférent les petites tracasseries de la vie qui vous paraissent d'abord si amères ; non-seulement vous ne direz pas, mais vous n'oserez même pas penser que vous êtes malheureux. Partout et toujours, regardez au dessus de vous, vous y trouverez une comparaison consolante ; et, en faisant taire vos propres soupirs, vous aurez peut-être aussi le bonheur d'essuyer les larmes dont la vue vous a consolé.

Quelquefois, cependant, vous pouvez regarder au-dessus, et vous verrez que, dans bien des cas, il y a de quoi exciter plutôt votre pitié que votre envie.

L'ennui et les querelles habitent ce château ; la maladie dévore cet homme riche ; les soucis empêchent celui-ci de dormir dans son alcôve princière ; ce grand citoyen pleure sur l'ingratitude de ses semblables ; cet artiste célèbre, que tout le monde applaudit, a dans le cœur une blessure qui le ronge et le courbe vers la terre.

Somme toute, regardez en bas, considérez tout ce qui est au-dessous de vous ; puis, jetez un coup d'œil au-dessus, si vous pouvez lever le voile qui cache la vérité, et vous verrez que si, dans la première période de votre vie, vous avez pu ambitionner la position des autres, votre lot, maintenant, n'est pas le plus mauvais, et il vous serait extrêmement facile d'en avoir un pire.

NAPOLÉON LEGENDRE.

L'ANNEAU

Ton doigt fidèle et pur a pris la floraison
Du signe nuptial, de l'anneau d'or sans tache,
Et tu me souris, fier à présent qu'on te sache
Gardiennne de l'honneur de ma pauvre maison.

Montre-le bien : qu'il dise à tous notre amour grave,
Que nous ne faisons plus qu'une âme et qu'une chair ;
Qu'il dise aussi bien haut, le mince anneau d'or clair :
Qu'il nous est une force et non pas une entrave ;

Que nous n'avons jamais qu'un devoir, qu'un désir,
Que je sens par ton cœur et toi par ma pensée ;
Que la main la plus ferme est la mieux enlacée,
Et que la vie est douce à qui sut le choisir !

Porte-le bravement ! Je ne sais rien qui vaille
L'union pour la tâche où l'on doit s'employer :
J'aime voir en s'usant aux pierres du foyer,
Reluire l'anneau d'or sur la main qui travaille !

Et plus tard, tu verras, malgré l'hiver venu,
Autour de ton doigt las, flétri par la vieillesse,
Un cercle blanc, caché sous l'anneau plus ténu,
Garder encore un peu d'éternelle jeunesse.

GUSTAVE ZIDLER.

CHACUN LE SIEN

Il nous fait plaisir de faire savoir à nos lecteurs que M. H. Richard, 1729, Sainte-Catherine, Montréal, nous a fourni deux des portraits qui composaient le groupe de la troupe Nationale, paru dernièrement dans ce journal.

